

TEMPLON

II

THE KID

LE FIGARO, 3 mai 2018

LE FIGARO jeudi 3 mai 2018

CULTURE

27

Des œuvres à la pointe du Bic

ENTRETIEN Bruno Bich, PDG de Bic, nous explique comment est née la collection exposée au Centquatre à Paris.

Le public se bouscule au Centquatre à Paris pour découvrir la « Collection Bic » qui démontre en 140 œuvres et 80 artistes que le dessin reste populaire. Si les débuts de l'exposition sont parfois déroutants par ses trouvailles dignes du Concours Lépine (robe en briquets Bic, siège en rasoirs jetables Bic), les œuvres sur papier gardent leur fraîche liberté. Les maîtres que sont César, Magritte, Léger et surtout Alighiero Boetti laissent vite la place aux jeunes générations. Abstraction ou figuration, ils dévorent les feuilles, quittent à en faire des nappes d'encre comme Hicham Berrada ou Lena Andonova.

LE FIGARO. - Vous êtes né dans une famille mondialement connue, à un « h » près. Cela a déterminé votre regard sur l'art ?

Bruno BICH. - Sans doute que mon enfance française, la visite des musées, les œuvres qui se trouvaient chez nous ont dû m'influencer. Mais les années 1960 à New York, plus modernes, m'ont également influencé. J'avais 17 ans lorsque j'y suis arrivé. J'allais voir les galeries Uptown. Le bas de la ville était moins animé qu'aujourd'hui, mais la plupart des artistes américains et français y habitaient. Je suis donc à mi-chemin entre une culture latine et une culture anglo-saxonne. Je pense que la beauté des choses, la ligne des buildings et le dessin d'un produit comme le Bic Cristal (créé en 1950 par la société de Marcel Bich, il s'en est vendu depuis plus de 100 milliards sur 5 continents, NDLR) se retrouvent autour d'une même idée.



Bruno Bich, PDG de Bic.
DAMIEN GRENON/PHOTO12

Quelles conséquences directes pour le mécène que vous êtes ?
Nous avons toujours cherché à faire des produits très beaux. Prenez le cas du briquet, conçu au début des années 1970, dans lequel notre part de marché s'approche des 80 % en Amérique du Nord et en Amérique latine. Les premiers objectifs sont la sécurité, la régularité de la flamme, le nombre de flammes (3 000 contre une moyenne de 800 pour nos concurrents). Comme pour le Cristal Bic, le dessin doit épouser la fonction du produit. Mon père demandait aux ingénieurs un briquet ovale qui



Timmy (2014), The Kid. CHARLY GOSP/COURTESY COLLECTION BIC

s'adapte parfaitement à la main. Ils lui firent remarquer que souder par chauffage électrique le fond ovale au corps du briquet était infiniment plus complexe qu'un fond circulaire ou rectangulaire. Cette passion du dessin l'a emporté puisque le briquet Bic est aussi bien dans les collections du MoMA à New York que dans celles de Beaubourg.

Quel est le décalé qui a donné naissance à cette collection d'entreprise ?
Il y a toujours un premier pas dans chaque voyage. C'est peut-être l'exposition faite en 1998 au château d'Issel dans le val d'Aoste de dessins et œuvres sculpturales réalisés au stylo-bille en hommage à mon père Marcel Bich. Il était originaire du lieu et avait restauré le château. Il y avait une grande fantaisie dans ces créations, des rideaux et des lampes en stylos. Nous avons commencé à nous y intéresser de plus près.

Êtes-vous sûr lorsque vous voyez un dessin qu'il a bien été fait au Bic et pas par un stylo-bille concurrent ?
On le demande très clairement à ceux qui nous proposent leurs œuvres. En ce qui concerne les artistes historiques, on le suppose, on ne peut en être certain. On pourrait faire une analyse ADN de l'encre, mais cela serait risqué. Compte

temu de notre part de marché en Europe dans les années 1950, il y a énormément de chances que César ait utilisé un Bic. Ce qui nous importe surtout, c'est que ce style de dessin pratiqué par les enfants ait été choisi par des artistes. C'est, pour moi, la preuve de la constance de la qualité du produit.

Pourquoi accrochez-vous cette collection dans les locaux de Bic ?
C'est le cas à Paris, aux États-Unis et dans d'autres lieux de Bic. Il ne s'agit pas de répartir cette collection après l'exposition dans nos bureaux à travers le monde. Mais plutôt que les jeunes artistes nationaux remontent jusqu'à nous dans chaque pays respectif. Le Cristal Bic a été novateur, il doit servir des artistes émergents, du Brésil au Cambodge. Sur le chemin de mon bureau, à Paris, il y a un dessin de l'artiste sénégalais Mamadou Cissé (2014). Le survol d'une ville, je l'adore. L'Afrique contribue déjà beaucoup à notre collection. J'aime penser que cela contribue à la fierté des artistes africains. Je trouve passionnante la vision du Coréen Il Lee qui fait s'entrecroiser des lignes droites (MBL-1302, 2013), comme celle du Français Olivier Michel qui n'utilise que des courbes (Griboillage, 2006). Il n'y a pas de repentir possible, comme en

aquarelle. Si l'encre bave, il faut tout recommencer.

Aimez-vous rencontrer les artistes ?
Oui, même si certains ne m'enthousiasment pas. Il y a des couleurs d'encre que je n'ai pas et qui plaisent au consommateur. La parole est au public à travers le monde. Les personnes sont la chef de voûte de la société. Tout passe par elles. Un produit doit être conceptualisé. Ce sont des gens qui le font. Il doit être fabriqué, ce sont des gens qui le font. Faire marcher une machine, lancer une campagne de pub, ce sont toujours les hommes et les valeurs qui font marcher les affaires. Le facteur humain, c'est fantastique. Je vais prendre ma retraite sous peu. Ce qui m'intéresse après, c'est d'aider les jeunes, surtout déformés. Depuis dix ans, je travaille avec l'école Harlem Academy qui a de très bons résultats.

Vous avez toujours un Bic dans votre poche ?
Oui. Et quand je vois quelqu'un qui a un autre stylo-bille, je lui pique et je lui donne le mien (rires). ■
« La Collection Bic », jusqu'au 27 mai au Centquatre (Paris XIX^e). Entrée libre, du mardi au vendredi de 14 heures à 19 heures, le week-end de 12 heures à 19 heures.

À Amsterdam, la jet-set à travers les âges

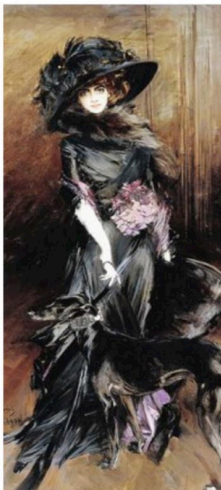
ARTS Le Rijksmuseum réunit 39 des plus beaux portraits en pied de grands d'Europe peints entre le XVI^e siècle et 1930.

ERIC BIÉTRY-RIVIÈRE
@ericbetryriviere
ENVOI SPÉCIAL À AMSTERDAM

La plus belle société du monde tient salon au Rijksmuseum, à Amsterdam, où elle s'est réunie autour des époux Maerten Soolmans et de Oopjen Coppit. Les deux toiles de Rembrandt, conjointement achetées par la France et la Hollande en 2016 - seul couple que l'artiste ait peint en grandeur nature, debout et en pied -, viennent d'être magnifiquement restaurées. Les Pays-Bas se préparent en effet à célébrer la mort, il y a 350 ans, de leur plus célèbre artiste, et tout ce qu'ils possèdent de lui devra être fin prêt pour 2019.

Jusqu'aux incroyables boucles à pompons des souliers, les dentelles blanches et soieries noires des Soolmans resplendissent donc déjà au centre de cette exposition qui somme comme un prélude. Ce raffinement contraste avec les visages: bonnes boucles bataves à l'ère pragmatique. Autour sont accrochés trente-sept autres portraits du même type, exécutés par les plus grands noms. De Cranach à Velásquez (Don Pedro de Barberana y Aparregui, fier hidalgo paré de la croix rouge de l'ordre de Calatrava) ou de Manet (le peintre, graveur et écrivain Marcellin Gilbert Desboutin, Musée de São Paulo) à Munch.

Dans ce synchronisme allant du début du XVI^e siècle à celui du XX^e, où seules les notices aux murs se soucient de contextualisation, tout a été choisi pour plaire ou étonner. Ici des souverains puissants, à des aristocrates excentriques ou de riches bourgeois, toutes personnalités influentes. Ces chefs-d'œuvre ont temporairement



La marquise Luiza Casati et son levrier (1908). Giovanni Boldini. Portrait du capitaine Thomas Lee (1954). Marcus Gheeraerts le Jeune. WWW.BRIDGEMANART.COM / RIJKSMUSEUM.



quitté leurs cimaises du Louvre, d'Orsay, de la Tate Gallery de Londres ou des Offices de Florence.

Venus de Dresde, Henri le Pieux, duc de Saxe, et son épouse Catherine, comtesse de Mecklenburg, ont le privilège de l'âge. Lucas Cranach l'Ancien les a représentés en 1514. S'ils ont fait adopter la Réforme à leurs sujets, leur élégance trahit un amour certain du luxe et, peut-être aussi, un penchant pour la fantaisie. Lui porte une couronne de fleurs couverte de bijoux, jusqu'à quatre bagues par doigt, et trois lourds colliers d'or présent sur sa robe vermeil et cramoisi. Plus touchants sont les époux de Porto de Vicence. Ils ont eu dix enfants. Veronèse représente le père avec leur premier fils et la mère avec leur fille aînée.

Romantisme et excentricités

Montrés seuls, au contraire, Thomas Lee, mercenaire au service d'Elizabeth I, semble avoir oublié sa culotte dans la toile de Marcus Gheeraerts, tandis que le bourgeois de Haarlem Johan Colterman est nu dans le tableau de Hendrick Goltzius. Mais c'est que la tenue du premier est une référence fantaisiste au kilt irlandais. Et que le second s'est voulu en Hercule. Richard Sackville, troisième comte de Dorset, demeure toutefois le plus fantasque: William Larkin n'a oublié aucun fil de sa collerette géante ni broderie d'or sur ses bas blancs. On préférera peut-être les moirures cuirées de l'armure de Maurits, prince d'Orange sublimé par Michiel van Mierevelt. Ou celles, argentées, du costume pré-dandy du premier duc de Hamilton par Daniël.

Au XVIII^e, Drouais excelle dans le traitement des fracs azur et des gilets à passementerie, tels ceux portés par le comte de

Vaudreuil. Émigré en Angleterre, a-t-il dansé avec Mary Howe, dont Gainsborough fait voler le tulle? Ce doux romantisme alterne avec les excentricités du temps. Celles d'un William Gordon, favori du roi George III, en charge du Royal Highlanders, qui a commissionné Pompeo Batoni pour un portrait dans le tarte réglementaire. Ou celles de Jane Fleming, comtesse de Harrington, dont les traits si délicatement rendus par sir Joshua Reynolds ne font pas mentir la réputation de plus belle femme d'Angleterre.

Autre beauté glorieuse, celle vêtue de ce noir symbole de modernité au XIX^e: Pauline Croizette. Enfin, parmi les ultimes fantasques de cette très excellente compagnie, citons, par Sargent qui le campe en peignoir rouge et pantoufles de satin, Samuel-Jean Pozzi, un des premiers gynécologues. Il a été placé entre l'industriel juif allemand Walther Rathenau, assassiné en 1922, qu'Edvard Munch a brossé col amoné et cigare allumé. Et la scandaleuse marquise Luiza Casati, mondaine racée et anglaise comme son levrier à collier de diamants. La dame et son animal sont ici immortalisés par le virtuose Giovanni Boldini. Bouclant ce plan de table, Anna de Noailles, complice en décadence Belle Époque, elle aussi portée sur les stupéfiants et les robes de Fortuny ou de Poiret, arbore sa médaille de première femme commandeur de la Légion d'honneur dans une huile de Van Dongen.

En sus, dans une salle adjacente, quatre-vingts estampes et dessins provenant des collections maison évoquent les fêtes auxquelles se sont livrés ces personnages. ■
« High Society: Four Centuries of Glamour », au Rijksmuseum, Amsterdam, jusqu'au 3 juin. www.rijksmuseum.nl